Mondanités proustiennes. Le mythe du XVIII^e siècle dans la *Recherche*

Roberta Capotorti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/699>

DOI : 10.4000/rief.699

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Roberta Capotorti, « Mondanités proustiennes. Le mythe du XVIII^e siècle dans la *Recherche* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 19 février 2015, consulté le 01 mai 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/rief/699> ; DOI : 10.4000/rief.699

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Mondanités proustiennes. Le mythe du XVIII^e siècle dans la Recherche

Roberta Capotorti

- 1 Contrairement à ce que l'on pense fréquemment, le XVIII^e siècle n'est pas absent de l'œuvre proustienne ; il en constitue une référence majeure, mais non explicite. Mais, en guise d'avant-propos, il faut tout d'abord apporter une précision : le XVIII^e siècle repris dans la *Recherche* n'est pas celui des Lumières, mais celui de la fête mondaine.
- 2 Le XVIII^e siècle est présent à l'époque de Proust dans l'architecture parisienne, incarnant le dernier défilé d'une époque qui ne survit que dans l'imaginaire de la haute société. Au tournant du siècle, certains aristocrates restaurent leurs hôtels particuliers, situés dans les 8^e et 16^e arrondissements, donc du côté de chez Proust. « Puisque tout bourgeois veut bâtir comme un grand seigneur¹ », comme l'écrivait La Fontaine, on croise aussi des demeures telles que l'hôtel Nissim de Camondo, qui avait été dessiné sur le modèle du Petit Trianon de la Reine Marie Antoinette², et commissionné par Moïse de Camondo, dont le goût pour les décors élégants et les peintres galants du XVIII^e était fonction de l'ascension sociale. À côté de la modernité de la Tour Eiffel défilent encore, et pour la dernière fois, les vestiges de l'Ancien Régime. Cette évocation d'un autre siècle est une stratégie de survie, car à l'ère de la démocratie et des grandes lois sociales, l'aristocratie a perdu son pouvoir politique et économique ; il ne lui reste qu'une ressource, impalpable et pourtant d'une force granitique, qui relève de l'imaginaire : le prestige social. Le seul moyen, pour conserver un pouvoir, est la compensation d'un déclin matériel par un déplacement de forces sur le plan symbolique. Ainsi le prestige se perpétue-t-il grâce aux modalités de représentation typiques de l'aristocratie d'Ancien Régime : la fête, la galanterie, la hiérarchie nobiliaire.
- 3 Proust lui-même, dans une chronique mondaine sur le salon de la comtesse d'Haussonville, décrit le monde aristocratique qu'il fréquente, et qui fonctionnera plus tard comme modèle de l'univers social de la *Recherche*. Le jeune Proust cite le philosophe Renan pour évoquer la fascination, frivole et éblouissante, exercée par l'aristocratie française d'Ancien Régime, considérée par le philosophe allemand comme plus

intéressante que l'allemande à la même époque. Renan écrit : « une noblesse mieux élevée que la nôtre au XVII^e et au XVIII^e siècle, des femmes plus charmantes [...], une société plus sympathique et plus spirituelle que celles de nos pères »³. Proust reprend cette thèse, en citant Renan dans l'ouverture de sa chronique :

Dans le même discours, ailleurs, dans les *Drames philosophiques*, dans la *Réforme intellectuelle et morale* où il constate que l'Allemagne aurait fort peu à faire pour avoir une société comme la société française du XVII^e et du XVIII^e siècle et « des gentilshommes comme ceux de l'ancien régime », on le voit y revenir. [...] Or de telles idées nous paraissent un peu singulières. [...] On le croit difficilement aujourd'hui. Et de telles idées perdront peu à peu pour les lecteurs de Renan le peu de sens qu'elles peuvent leur offrir encore.

Si cependant quelque jeune lecteur de Renan nous disait : « N'existe-t-il plus de ces êtres chez qui l'hérédité de la noblesse intellectuelle et morale avait fini par modeler le corps et l'avait amené à cette "noblesse physique" dont nous parlent les livres et que ne nous offre pas la vie ? Ne pourrions-nous considérer un instant, fût-ce à titre de "survivants" [...] deux exemplaires de cette civilisation que Renan jugeait assez exquise pour justifier en quelque sorte l'ancien régime et lui faire préférer la France légère à la savante Allemagne ? [...] À ce jeune lecteur, je répondrais : « Faites-vous présenter au comte et à la comtesse d'Haussonville. » Et si je voulais réaliser l'expérience dans les conditions les plus favorables, je tâcherais que la présentation eût lieu dans la demeure saturée du passé dont M. et Mme d'Haussonville ne sont que le prolongement, la fleur et la maturation : à Coppet.⁴

Il est exquis d'arriver à Coppet par une journée amortie et dorée d'automne, quand les vignes sont d'or sur le lac encore bleu, dans cette demeure un peu froide du dix-huitième siècle, tout ensemble historique et vivante, habitée par des descendants qui ont à la fois « du style » et de la vie.⁵

- 4 Deux éléments, étroitement liés, sont à souligner : en premier lieu, c'est à travers le regard d'un bourgeois, celui du chroniqueur Proust, que le prestige social de l'ancienne noblesse est décrit. Ce prestige n'existerait pas sans le désir du bourgeois qui ambitionne de sortir de sa condition et de passer dans les rangs aristocratiques qui sont, comme le dit Arno Mayer⁶, son modèle archétypal. Deuxièmement, Proust donne à ce prestige une substance à la fois ancienne et littéraire : sa fascination pour les comtes d'Haussonville, comme plus tard celle du Narrateur pour le faubourg Saint-Germain, est déjà, dans les années de jeunesse, une tentative de trouver dans la vie la perfection et la beauté de la littérature. Le jeune Proust invité à Coppet chez les Haussonville, comme le Narrateur dans le salon de Guermantes, a l'impression que « le passé non seulement n'est pas si fugace, il reste sur place »⁷. C'est la lecture des *Mémoires* de Saint-Simon qui engendre chez lui le désir d'être invité dans le salon des Guermantes, où il pourra observer le déploiement d'un cérémonial fabuleux, la célèbre « mécanique de Versailles »⁸, qui transcende le temps et qui a le pouvoir de lui restituer un passé autrement perdu. Cette fascination pour les usages de Cour et le cérémonial n'est bien sûr qu'un aspect de l'intérêt que Proust ressent pour la mondanité de son époque. Mais, si l'on pourrait objecter que c'est une « mécanique des élites » qui captive l'écrivain, un intérêt tourné vers toutes les aristocraties à n'importe quelle époque, il est par contre indéniable que le portrait proustien de l'aristocratie, dont les Guermantes sont les plus illustres membres, présente des traits communs avec l'aristocratie décrite par Saint-Simon dans ses *Mémoires*. Saint-Simon est d'ailleurs explicitement indiqué par le Narrateur comme un des modèles pour l'œuvre qu'il s'apprête à écrire.

Non pas que je prétendisse refaire, en quoi que ce fût, *Les Mille et Une Nuits*, pas plus que les *Mémoires* de Saint-Simon, écrits eux aussi la nuit [...]. Mais, comme Elstir, comme Chardin, on ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant. [...] Sans

doute, quand on est amoureux d'une œuvre, on voudrait faire quelque chose de tout pareil, mais il faut sacrifier son amour du moment, ne pas penser à son goût, mais à une vérité qui ne vous demande pas vos préférences et vous défend d'y songer. Et c'est seulement si on la suit qu'on se trouve parfois rencontrer ce qu'on a abandonné, et avoir écrit, en les oubliant, les « Contes arabes » ou les « Mémoires de Saint-Simon » d'une autre époque.⁹

- 5 Saint-Simon est l'un des écrivains les plus importants pour Proust, qui, déjà au temps de la rédaction du *Contre Sainte-Beuve*, écrivait : « Une tragédie de Racine, un volume des *Mémoires* de Saint-Simon ressemblent à des belles choses qui ne se font plus », grâce auxquelles le lecteur retrouve « les formes de l'âme ancienne » et aussi, dans les replis du texte, « un silence bien des fois séculaire »¹⁰. Comme cela lui arrive toujours avec les auteurs admirés, Proust retrouve ses modèles en suivant son inspiration originale. Cela signifie, dans notre cas, que l'auteur de la *Recherche* a recréé, en y apportant bien sûr le sceau de sa propre originalité et de son époque, un univers et des personnages qui ont comme ancêtres ceux qui peuplaient la Cour de Versailles décrite par Saint-Simon à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle. En effet, l'auteur de la *Recherche* pastiche souvent les *Mémoires* ; on retrouve de nombreux exemples de ce procédé, par exemple si on analyse le langage du personnage de Charlus. Le baron utilise souvent des mots d'esprit saint-simoniens¹¹, ou il raconte certains épisodes des *Mémoires* dans lesquels, grâce au jeu savant du pastiche, apparaissent des membres de la famille de Guermantes¹².
- 6 L'enchantement proustien envers l'aristocratie de son époque plonge donc ses racines dans une fascination littéraire. L'attrait exercé par le beau monde parisien sur le Narrateur est dû à cet étincelant amalgame dont il se compose, un mélange de présent et passé, de réalité et d'artifice littéraire.
- 7 La mondanité, c'est tout le côté de Guermantes ; elle est importante pour l'univers social de la *Recherche* parce que cette société n'existe que dans l'occasion festive, et elle est présentée essentiellement du point de vue mondain. Cela nous reconduit au siècle d'or de la fête aristocratique, la période de la Régence et d'avant la Révolution. Le seul groupe prestigieux est donc celui de l'ancienne noblesse, qui a toujours été l'unique détentrice du pouvoir mondain. Les autres groupes sociaux sont au contraire privés de leur prestige, et réduits à une caricature, car leurs traits caractéristiques, liés à la profession, sont supprimés.
- 8 Une prérogative incontournable dans les deux types de socialité est le principe de séparation entre les groupes sociaux. Comme l'écrit Starobinski, « la compagnie s'est assemblée en vertu d'une distinction qui l'éloigne du reste des hommes. L'on se réunit en ayant soin de ménager une distance, de maintenir un écart »¹³. Cette notion d'écart règne implacablement sur l'univers social de la *Recherche*, hiérarchisé comme celui de l'Ancien Régime. Cet écart est fondé sur le privilège aristocratique et non pas sur la richesse. Mais qui se trouve à l'extérieur, celui à qui l'invitation est refusée, compte plus que celui qui fait partie du groupe qu'on a l'ambition d'intégrer, car c'est surtout le regard des exclus qui alimente le mythe. Dans la *Recherche*, le désir est toujours suscité par l'exclusion, par le soupçon de l'existence d'un « seuil infranchissable », et il doit se heurter à un refus.

Car, malgré les particularités individuelles, il y avait encore à cette époque, entre tout homme gommeux et riche de cette partie de l'aristocratie et tout homme gommeux et riche du monde de la finance ou de la haute industrie, une différence très marquée. Il est probable qu'à le voir ainsi dissimulant sous un sourire plein de bonhomie le seuil infranchissable du petit univers spécial qu'il portait en lui, plus d'un fils de riche banquier, entrant à ce moment au théâtre, eût pris ce grand seigneur pour un homme de peu [...].¹⁴

- 9 La machine « refoulante »¹⁵ ne fonctionne pas seulement pour refuser l'entrée dans les salons, mais aussi à travers les formules de la politesse mondaine, qui assument à la « Cour des Guermantes » la fonction qu'elles avaient à Versailles, c'est-à-dire une mise en scène qui est fonction de la fabrication du prestige du roi et de la cour elle-même.
- 10 Mais voyons donc quels sont les traits spécifiques de ces fêtes proustiennes, et dans quelle mesure elles apportent en héritage la mondanité du XVIII^e siècle.
- 11 En premier lieu, la fête du XVIII^e siècle, comme la fête proustienne, est caractérisée par une dimension temporelle artificielle, car il s'agit de la même tentative de suspendre le temps dans un instant heureux et éternel, sans progression ni avancement, dans l'immobilité d'un arrêt sur image. Dans la fête tout se joue dans l'espace limité de la soirée, où l'ennui se dissipe, dans l'illusion d'une durée qui ne peut pas avoir lieu, car « toujours du plaisir ce n'est pas du plaisir »¹⁶, comme l'écrivait Voltaire. Le plaisir n'est possible qu'à petites gouttes, élargies par des moments-éclaircs. Le rêve des mondains serait de transformer le temps dans une succession des moments heureux réitérés à l'infini. Mais c'est là une illusion car, en paraphrasant un titre proustien, les plaisirs et les jours sont incompatibles, puisque le temps est l'implacable destructeur du bonheur humain.
- 12 Starobinski définit la fête de la Régence comme « la dépense par excellence d'une vie de dépense »¹⁷. On le sait, la perte du temps concerne tous les personnages proustiens : de Swann, défini par un grand critique italien, Giacomo Debenedetti, « il più grande fabbricatore di tempo perduto »¹⁸, au Narrateur, jusqu'à Proust lui-même, qui avant de se mettre à l'œuvre en a dissipé beaucoup. Ce contraste entre l'impitoyable écoulement du temps et l'inutile tentative que fait le monde pour l'arrêter est évoqué par Proust à travers l'image du jet d'eau – appelé « le jet d'eau Hubert Robert » – dans le jardin du prince et de la princesse de Guermantes. Hubert Robert était justement un célèbre peintre du XVIII^e siècle, connu pour ses représentations de ruines et de fontaines. Par le biais d'une *ekphrasis*, Proust décrit le jet d'eau du jardin des princes en l'attribuant au peintre :
- Dans une clairière réservée par des beaux arbres dont plusieurs étaient aussi anciens que lui, planté à l'écart, on le voyait de loin, svelte, immobile, durci, ne laissant agiter par la brise que la retombée plus légère de son panache pâle et frémissant. Le XVIII^e siècle avait épuré l'élégance de ses lignes, mais, fixant le style du jet, semblait en avoir arrêté la vie ; à cette distance on avait l'impression de l'art plutôt que la sensation de l'eau. Le nuage humide lui-même qui s'amoncelait perpétuellement à son faite gardait le caractère de l'époque comme ceux qui dans le ciel s'assemblent autour des palais de Versailles. Mais de près on se rendait compte que tout en respectant, comme les pierres d'un palais antique, le dessin préalablement tracé, c'était des eaux toujours nouvelles qui, s'élançant et voulant obéir aux ordres anciens de l'architecte, ne les accomplissaient exactement qu'en paraissant les violer, leurs mille bonds épars pouvant seuls donner à distance l'impression d'un unique élan.¹⁹
- 13 La description du jet d'eau est une métaphore du monde social de la *Recherche*. Le mouvement de l'eau s'oppose à la fixité, qui se révèle fictive, provoquée par la beauté de la composition, laquelle ressemble à une œuvre picturale. Or, c'est cette même fascination qu'exercent les Guermantes sur le Narrateur et sur les autres personnages : ils donnent l'impression, par leur beauté et leur élégance XVIII^e siècle, de posséder l'immobilité des œuvres d'art, des porcelaines de Saxe, et d'avoir toujours régné sur le faubourg Saint-Germain. Mais, en y regardant de près, le faubourg Saint-Germain est soumis aux mêmes lois que la fontaine : les ducs sont menacés par des « eaux nouvelles » qui prendront leur

place dans une révolution qui changera la carte de la société proustienne en transformant les Guermantes, par une sorte de prolepse, en ruines peintes par Hubert Robert. Car à l'époque de *Sodome et Gomorrhe*, section qui s'ouvre justement sur cette image symbolique du jet d'eau, comme à la fin du XVIII^e siècle, la révolution est aux portes. L'affaire Dreyfus et la guerre mondiale bouleverseront le faubourg et la hiérarchie sociale que connaît le Narrateur. A partir d'ici, l'ascension de la bourgeoisie, incarnée par les Verdurin, est irrépressible et trouvera son accomplissement dans *Le Temps retrouvé*. Proust compare explicitement le climat vécu pendant la première guerre mondiale à celui du Paris du Directoire :

[...] ayant envie d'entendre parler de la seule chose qui m'intéressait alors, la guerre, je sortis après le dîner pour aller voir Mme Verdurin, car elle était avec Mme Bontemps, une des reines de ce Paris de la guerre qui faisait penser au Directoire [...]. Les dames du premier Directoire avaient une reine qui était jeune et belle et s'appelait Mme Tallien. Celles du second en avaient deux qui étaient vieilles et laides et s'appelaient Mme Verdurin et Mme Bontemps.²⁰

- 14 L'entrée dans le faubourg de Madame Verdurin et son couronnement final, devenue Princesse de Guermantes, démontrent tout le poids des renversements amenés par l'histoire sur la société proustienne. Tout d'abord, des changements survenus dans l'imaginaire : le sobre engagement à côté des dreyfusards – allégué comme prétexte pour se différencier des aristocrates – exhibé par Mme Verdurin se révèle plus conforme à l'époque que l'impérissable légèreté du baron de Charlus, qui finira en effet par être défini par Sidonie Verdurin comme « démodé, un homme d'avant-guerre »²¹.

Car sa frivolité était si systématique, que la naissance unie à la beauté et à d'autres prestiges étaient la chose durable – et la guerre, comme l'affaire Dreyfus, des modes vulgaires et fugitives. Eût-on fusillé la duchesse de Guermantes pour essai de paix séparée avec l'Autriche, qu'il l'eût considérée comme toujours aussi noble et pas plus dégradée que ne nous apparaît aujourd'hui Marie-Antoinette d'avoir été condamnée à la décapitation.²²

- 15 La comparaison entre la politique de la Première Guerre mondiale et les événements emblématiques de la Révolution est évidente. Oriane est comparée à la reine Marie-Antoinette, la haine pour l'Autriche natale de la reine devient la haine contre l'Allemagne qui éclate dans ces années-là. Malgré la guerre, le baron demeure un homme d'autrefois, un roi d'une élégance frivole, qui a fait de la mondanité sa propre poésie. Oriane aussi a commencé sa chute implacable vers la décadence, qui est toujours physique et mondaine. En particulier, son célèbre esprit – « un genre XVIII^e siècle qu'elle jugeait plein de verdure »²³ – n'est plus apprécié par les interlocuteurs : soit parce qu'ils le jugent démodé, soit parce que le prestige de la duchesse n'existe plus, car le faubourg, autrefois intouchable, a été conquis par ceux qui en étaient exclus au début de la *Recherche*.
- 16 La dernière réception de l'œuvre, l'affreux et déchirant bal de têtes, est définie comme une redoute comme celles qui étaient à la mode dans la haute société, mais tellement réussie que le Narrateur ne peut reconnaître personne, car tous les invités sont, comme dans une peinture de Goya ou de Hogarth, vaincus par les laideurs du temps, par la dissipation et la vieillesse. La description de cette décadence du lendemain de toutes les fêtes mondaines de la *Recherche* ressemble au cruel portrait que fait La Morlière dans sa pièce *Angola*, en 1746, où il décrit la fin de la fête et les visages « recrépis, les peaux livides, flasques et couperosées, en offrant le spectacle dégoûtant d'une coquetterie délabrée »²⁴. C'est que la fête ne peut se conclure qu'en révélant toutes ses ruses, en laissant que le désenchantement triomphe sur son faste étincelant.

- 17 Une caractéristique de la conscience baroque, on le sait, est de porter en soi la désillusion envers une réalité qui apparaît aussi décevante qu'elle apparaissait resplendissante, pour laquelle rien ne peut compenser une réalité désolante. Le XVIII^e siècle, illuministe et libertin, a été un siècle inquiet, le premier à ne pas trouver de réconfort dans une quelconque conversion religieuse ou spirituelle. Dans la *Recherche*, de même, rien ne semble racheter l'échec de la vie.
- 18 La décrépitude que nous avons soulignée dans la fresque mortifère du bal de têtes est un héritage que Proust recueille de certains écrivains du XIX^e siècle. Assez récemment, Chantal Thomas a souligné comment un certain XVIII^e siècle – encore une fois, celui de l'aristocratie et de la galanterie – se fait mythe pour répondre à un malaise face à la réalité et à un besoin d'évasion des écrivains²⁵. L'ailleurs, par glissement temporel, devient alors non seulement ce siècle à jamais disparu, dont la perte engendre la mélancolie et le regret, mais aussi, et c'est ce qui est fondamental, un siècle dont l'organisation sociale était tout à fait différente. C'est peut-être là la naissance du snobisme : ce désir envieux, acharné et voué au fiasco que les bourgeois vouent à une société aristocratique en lente voie de décomposition, que les bourgeois eux-mêmes avaient voulu effacer avec la Révolution. Il est significatif que ce soit à partir des représentations que les bourgeois d'une autre génération se font de la vie mondaine du siècle passé, que le mythe du XVIII^e siècle prend forme.
- 19 De Nerval aux frères Goncourt, un *topos* littéraire habite l'imaginaire du XIX^e siècle, celui du lamento pour l'âge d'or perdu des salons et de la vie mondaine d'Ancien Régime.
- Où sont les grands seigneurs d'autrefois, où sont les grandes dames ? Aujourd'hui les financiers sont le grand monde, et s'il y a encore des seigneurs, ils singent les mœurs des financiers. De sorte que toute cette société spirituelle et choisie qui papillonnait autour des coulisses et des foyers comme autour de la flamme, et laissait à des doigts charmants la poudre de ses ailes, est perdue à jamais [...]. Quand on a vu les costumes de l'ancien Opéra, on se dit que rien n'approche aujourd'hui de ces magnificences [...]. Quelle féerie ! Quelle merveille !²⁶
- 20 La mythisation construite par le Narrateur autour d'un univers anachronique, festif et élitaire, qu'il imagine ressembler au faubourg Saint-Germain, prolonge ainsi le mythe de la haute société du XVIII^e siècle créé par les écrivains du siècle suivant. Si le côté de Guermantes déçoit le Narrateur, qui en dénonce la sottise et la cruauté à travers une parodie acharnée de la conversation, l'univers irréel et rêvé d'une aristocratie d'Ancien Régime reste pourtant l'objet d'une mélancolie brumeuse et doucement estompée, comme dans un tableau de Watteau, éprouvée pour un monde disparu, aux contours vagues. L'impossibilité révélée par la dernière phrase de Nerval – pour une chose qui est désirable parce qu'elle est perdue à jamais – explique la loi sous-jacente à l'activation de tous les désirs de la *Recherche*, qui pour exister doivent se heurter au soupçon d'une impossibilité : « Hélas ! Ces sites pittoresques, ces accidents naturels, ces curiosités locales, ces ouvrages d'art du faubourg Saint-Germain, il ne me serait sans doute jamais donné de poser mes pas parmi eux »²⁷. La même impossibilité est nécessaire en ce qui concerne le désir amoureux. Les fêtes galantes de Watteau – devenues au cours du siècle des romantiques l'iconographie de l'invitation au voyage de l'amour empoisonné par le pressentiment d'une fin, par la conscience que tout voyage implique un retour – gardent dans la *Recherche* la même connotation mélancolique. Proust recourt à la scène de *L'Embarquement pour l'Île de Cythère* de Watteau pour décrire le désenchantement qui succède aux rêves d'amours :

Avec la même vitesse la suggestion amoureuse qu'ils nous ont inculquée se dissipe, et quelquefois non seulement l'amoureuse nocturne a cessé d'être pour nous comme telle, étant redevenue la laide bien connue, mais quelque chose de plus précieux se dissipe aussi, tout un tableau ravissant de sentiments, de tendresse, de volupté, de regrets vaguement estompés, tout un embarquement pour Cythère de la passion dont nous voudrions noter, pour l'état de veille, les nuances d'une vérité délicieuse mais qui s'efface comme une toile trop pâlie qu'on ne peut restituer.²⁸

- 21 Le vague, la suspension temporelle qui caractérise les ouvrages de Watteau sont les éléments qui autorisent la rêverie ; nous retrouvons la confusion et délicatesse chromatique qui marquent le groupe des jeunes filles en fleurs désirées par le Narrateur sur la plage de Balbec. Les jeunes filles lui paraissent désirables, tant qu'elles sont inaccessibles. La liquéfaction des contours dans le lointain suscite le désir, tandis que la possession, la possibilité de toucher l'objet l'annulent. C'est justement ce sentiment mélancolique qui est à la base de tous les désirs proustiens.

- 22 Mais il y a un élément encore plus significatif que Proust reprend de cette réception mythifiée du XVIII^e siècle, dont il s'appropriera pour en faire un des piliers de sa poétique. La mythisation de l'Ancien Régime, qui avait été d'abord suscitée par les *Mémoires* saint-simoniens et par les suggestions des lectures enfantines, est la cristallisation d'une nostalgie plus diffuse dans le tissu de la *Recherche*, la nostalgie pour un passé en tant que tel. Comme l'écrit Proust dans une phrase capitale pour notre analyse, l'Ancien Régime représente tout ce qu'on a entrevu fugacement et qui a disparu, en laissant toute la place aux regrets. « J'aurais dû penser qu'on appelle ancien régime ce dont on n'a pu connaître que la fin ; c'est ainsi que ce que nous apercevons à l'horizon prend une grandeur mystérieuse et nous semble se refermer sur un monde qu'on ne reverra plus »²⁹. Ainsi la formule « ancien régime » ne se borne-t-elle pas à indiquer une période historique, mais s'enrichit d'une double nuance sémiologique : Ancien Régime signifie un temps plein de grâce et de beauté, effacé par des bouleversement historiques, que ce soit la Révolution du 1789 ou la Première Guerre Mondiale, qui apportent des changement irréversibles ; en outre, ce temps heureux coïncide souvent avec l'enfance ou la jeunesse. Il est clair donc que ce mythe de l'Ancien Régime et du XVIII^e siècle n'est pas seulement un mythe social, le regret d'une société exquise et élégante, mais il devient le symbole du temps perdu, il renferme en soi la mélancolie des choses qu'on ne verra plus et qu'on regrette.

- 23 Cette « grandeur mystérieuse », éternellement regrettée, caractérise dans la *Recherche* tout ce qui est en voie de disparition. L'éclipse définitive, la perte irrémédiable suscitent la mélancolie et déchaînent le désir. Le fait que toute une époque, avec son univers social, ait à jamais disparu, est la condition pour que cette époque et cet univers soient désirables ; de même, la fuite d'un être aimé suscite le désir et le regret, qui sont l'un le présupposé de l'autre. Tous les désirs proustiens se cristallisent autour de cette loi cruelle et implacable, cette douloureuse alternance entre l'attente et la perte. Le douloureux paradigme des relations humaines est qu'on désire ce qu'on n'a pas encore, ou ce qu'on a perdu à jamais. Autour de cette poétique de la mélancolie, Proust a bâti les lois de ses désirs, qu'ils soient mondains ou amoureux.

- 24 Dans la *Recherche*, le mythe du XVIII^e siècle, par le biais de l'héritage romantique, se révèle être un indice révélateur du dépaysement de l'artiste moderne face à la réalité. À l'affirmation de Voltaire « Le paradis terrestre est où je suis »³⁰, s'oppose la prise de conscience proustienne que « les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus »³¹. Mais, si

dans la vie cette poétique a des conséquences néfastes, l'œuvre d'art se construit justement autour de cette impossibilité.

NOTES

1. J. de la Fontaine, « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf », *Fables, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 33.
2. F. Loyer, « Un hôtel dans le goût du XVIII^e siècle », in M.-N. de Gary (sous la direction de), *Musée Nissim de Camondo. La demeure d'un collectionneur*, Paris, Les Arts Décoratifs, 2007, p. 56-80.
3. E. Renan, Discours de réception à l'Académie Française, cité par M. Proust in « Le salon de la comtesse d'Haussonville », in *Contre Sainte-Beuve, précédé de Pastiches et mélanges et suivi de Essais et articles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 482-483.
4. Ibidem.
5. M. Proust, « Le salon de la comtesse d'Haussonville », cit., p. 485.
6. A. Mayer, *Il potere dell'ancien régime fino alla Prima guerra mondiale*, Bari, Laterza, 1982, p. 74-75.
7. Ibid., p. 711.
8. *Le Côté de Guermantes*, II, p. 727. Toutes les citations de la Recherche renvoient à M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol, 1987-89. Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe la page.
9. *Le Temps Retrouvé*, IV, p. 621.
10. M. Proust, *Contre Sainte-Beuve, précédé de Pastiches et mélanges et suivi de Essais et articles*, cit., p. 191-193.
11. Par exemple, les mots méprisants que Charlus emploie pour décrire la position sociale du jeune duc de Guastalla (« Ce devrait être l'agent de change de mon secrétaire, l'argent procure tant de choses ») sont semblables à ceux que Saint-Simon adresse à Voltaire, fils de son notaire. L. de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, I, p. 554.
12. Nous trouvons d'autres exemples de ce genre de pastiches saint-simoniens dans *Sodome et Gomorrhe* : voir par exemple la conversation entre Charlus et le Narrateur à propos du rang des Guermantes à la Cour : « [...] en France notre rang d'Altesse était publiquement reconnu. Saint-Simon prétend que nous l'avions pris par abus, ce en quoi il se trompe parfaitement » ; ou encore, toujours dans la conversation de Charlus, la référence au rôle joué par les Guermantes – « Nous avions le pas sur tous les princes étrangers ; je pourrais vous en donner cent exemples » – dans le cérémonial de Versailles. *Sodome et Gomorrhe*, III, p. 338, p. 342. Sur l'influence de Saint-Simon sur Proust, voir l'essai de Herbert de Ley, *M. Proust et le duc de Saint-Simon*, London, Illinois University Press, 1966.
13. J. Starobinski, *L'Invention de la liberté*, Genève, Skira, 1967, p. 9.
14. *Le Côté de Guermantes*, II, p. 337.
15. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 535.
16. Voltaire, *Zadig et autres contes*, Paris, Gallimard, 1992.
17. J. Starobinski, op. cit., p. 60.
18. Giacomo Debenedetti, *Rileggere Proust e altri saggi proustiani*, Milano, Mondadori, 1982.
19. *Sodome et Gomorrhe*, III, p. 56.
20. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 301 ; p. 305.

21. *Sodome et Gomorrhe*, III, p. 48.
 22. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 379.
 23. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 605.
 24. J. Rochette de la Morlière, *Angola*, Paris, Quantin, 1879.
 25. Voir C. Thomas, *Le mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2003.
 26. G. de Nerval, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. 1, pp. 540-542.
 27. *Le côté de Guermantes*, II, p. 331.
 28. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 490.
 29. *Ibid.*, p. 507.
 30. Voltaire, *Le Mondain*, Paris, Atelier du livre, 2011.
 31. *Le Temps retrouvé*, IV, p. 270.
-

RÉSUMÉS

Cet article explore la présence et l'influence du XVIII^e siècle galant et mondain dans la *Recherche* de Proust. Proust s'inspire aux *Mémoires* de Saint-Simon et à la mondanité de la Cour pour décrire le côté de Guermantes et raconter la société de la Belle Époque, qui dans la *Recherche* ressemble anachroniquement à celle d'Ancien Régime. Dans ses représentations de l'aristocratie Proust croise le mythe mélancolique du XVIII^e siècle tissé par certains écrivains romantiques du XIX^e siècle. La nostalgie pour un XVIII^e siècle rêvé et perdu à jamais devient ainsi le cruel paradigme des désirs proustiens, dont l'existence est agencée à l'impossibilité de se réaliser.

INDEX

Mots-clés : Proust (Marcel), Recherche du temps perdu, prestige, fête mondaine, Ancien Régime, mélancolie